

Le roman comme planche de salut

Lakis Proguidis, *De l'autre côté du brouillard. Essai sur le roman français contemporain*, Nota Bene, 250 p.

François Ricard

Numéro 184, mai-juin 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17146ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ricard, F. (2002). Le roman comme planche de salut / Lakis Proguidis, *De l'autre côté du brouillard. Essai sur le roman français contemporain*, Nota Bene, 250 p. *Spirale*, (184), 4-5.

LE ROMAN COMME PLANCHE DE SALUT

DE L'AUTRE CÔTÉ DU BROUILLARD. ESSAI SUR LE ROMAN FRANÇAIS CONTEMPORAIN de Lakis Proguidis
Nota Bene, 250 p.

JE LE DIS d'entrée de jeu et sans vergogne : voici l'un des ouvrages de critique littéraire — ou plus précisément : de critique *romanesque* — les plus importants qu'on a pu lire depuis de nombreuses années, et l'un des plus beaux, ce qui n'est pas si commun. À première vue, le livre de L. Proguidis se donne modestement pour un simple « essai sur le roman français contemporain », ce qu'il est bel et bien, mais non sans que son propos déborde largement ce « corpus », ou plutôt : prenne appui sur lui pour ouvrir la réflexion sur des questions beaucoup plus vastes concernant le roman et, par conséquent, le monde même dans lequel nous vivons.

L'ouvrage se présente comme une suite de sept analyses, ou de sept petites monographies, consacrées à autant de romans d'auteurs différents, tous publiés à Paris dans les dernières années du xx^e siècle : *On ferme* de Philippe Muray (Les Belles Lettres, 1997), *Extension du domaine de la lutte* de Michel Houellebecq (Maurice Nadeau, 1994), *Drôle de temps* de Benoît Duteurtre (Gallimard, 1997), *La gloire des Pythre* de Richard Millet (P.O.L., 1995), *Suerte* de Claude Lucas (Plon, 1995), *La puissance des mouches* de Lydie Salvayre (Seuil, 1995) et *Des hommes qui s'éloignent* de François Taillandier (Fayard, 1997).

Outre leur nationalité, leur langue et l'art qu'ils pratiquent, ces sept auteurs n'ont pratiquement rien en commun et ne forment surtout pas une « école », si tant est que cette chose existe encore, en France ou ailleurs. Les seuls traits extérieurs qui les rapprochent seraient plutôt la singularité de chacun, c'est-à-dire l'extrême diversité de leurs styles et de leurs univers, et le fait qu'ils n'appartiennent pas (ou n'appartenaient pas encore) au jet-set des écrivains vedettes, chéris de la presse et fortement médiatisés. Il s'agit donc ici d'un *autre* « roman français contemporain » que celui, mondain, bavard, « décoiffant », qui amuse tant les journalistes et les chroniqueurs à chaque rentrée que le bon Dieu envoie, ce qui n'empêche pas les mêmes chroniqueurs de répéter *ad nauseam* que le roman français est en « crise », que sa vitalité et sa créativité « s'épuisent », surtout lorsqu'on le compare à la « production » étrangère (entendre : de langue anglaise presque uniquement). Or, même si cela n'est pas exprimé ouvertement, et même si le but du livre de L. Proguidis n'est pas de dresser un « tableau » du roman français actuel, l'un

de ses apports est de contribuer à discréditer ce cliché et à montrer que le roman, en France, loin de souffrir d'anémie, connaît au contraire, grâce à ces auteurs et à quelques autres, une phase de renouveau et d'épanouissement que l'on ne peut plus se permettre d'ignorer.

La lumière des œuvres

Mais encore faut-il savoir quels romans lire, et comment les lire. De chacun des sept romans qu'il a retenus, L. Proguidis propose une lecture extrêmement attentive, minutieuse, qui fait flèche de tout bois, s'arrêtant ici à la forme, là au thème, tantôt au détail, tantôt à l'ensemble, et modifiant constamment son angle de vue pour l'ajuster à la nature particulière de l'œuvre considérée, afin d'obtenir chaque fois l'hypothèse interprétative la plus spécifique et la plus large possible. Le plus souvent, cette hypothèse est celle de l'exploration d'une perte, d'un dégât, c'est-à-dire de l'un des aspects de la dévastation du monde telle qu'elle se répercute plus ou moins secrètement dans l'existence du sujet contemporain et dont seule l'imagination romanesque peut rendre compte : la disparition du lien social chez Houellebecq, la désarticulation du temps chez Duteurtre, l'effacement de la mort chez Millet, le dérèglement du désir chez Muray, du moi chez Salvayre, de la possibilité même du récit chez Taillandier.

Mais ce qui donne à ces analyses leur unité et leur force est qu'elles sont toutes guidées par la même conception du roman, une conception non pas donnée d'avance et plaquée après coup sur les œuvres, mais qui ne cesse, au cours de la lecture, de se développer, de s'enrichir, de s'approfondir à leur contact, si bien que la lumière que le critique projette sur les œuvres est en réalité la lumière qu'elles-mêmes lui ont offerte et continuent de lui offrir.

Le foyer, l'idée maîtresse de cette conception est celle de l'absolue nouveauté et donc de la spécificité irréductible du roman dans le contexte esthétique moderne. Loin de constituer un « genre » parmi d'autres, c'est-à-dire un ensemble de conventions réglant un certain usage littéraire du langage, loin de former un sous-groupe de la catégorie générale du « récit », de la « fiction » ou du « discours », loin d'être un simple dérivé de l'ancienne épopée, le roman représente, dans l'histoire des formes, une rupture

radicale qui le constitue dès l'origine comme un *art* séparé et complet par lui-même, au même titre que la musique ou la poésie. Un art, c'est-à-dire une manière particulière d'entrer en rapport avec le monde, de l'humaniser et de le comprendre ; un art, c'est-à-dire à la fois une métaphysique et une éthique, une forme de la beauté et un mode de connaissance. Un art, par conséquent, qui demande à être appréhendé par des voies nouvelles, ou du moins par des voies qui tiennent compte de son ontologie et de sa visée propres. Ces voies restent encore largement inexplorées, certes, mais c'est justement le rôle du critique que de les frayer, en ne craignant pas de s'égarer hors des sentiers battus par des théories et des poétiques élaborées dans des contextes tout différents, pour ne pas dire périmés.

L'une de ces voies, telle qu'elle se dessine dans *De l'autre côté du brouillard* à travers la méditation des sept romans choisis par L. Proguidis, conduit à repenser la notion de « réalisme », que la critique récente a abandonnée comme une vieille chaussette, au profit notamment d'une « non-référentialité » ou d'une « auto-référentialité » qui reviennent à priver le roman de tout pouvoir d'élucidation du monde. Or L. Proguidis récuse fermement de telles conceptions, considérant au contraire la relation au réel comme l'un des traits spécifiques de l'art du roman. Mais cette relation, bien sûr, ne saurait être que problématique, voire polémique : « *Le propre du roman n'est ni de refléter ni de décrire la réalité, mais de la relativiser. D'expérimenter le fait que, dans une réalité donnée, s'en cache souvent une autre, que la réalité — celle du monde, de l'homme, des croyances, des concepts et des mots — ne peut jamais être saisie d'une manière univoque, que chaque fois que cette réalité sera traversée par un être concret, autonome, elle se montrera sous une face différente.* »

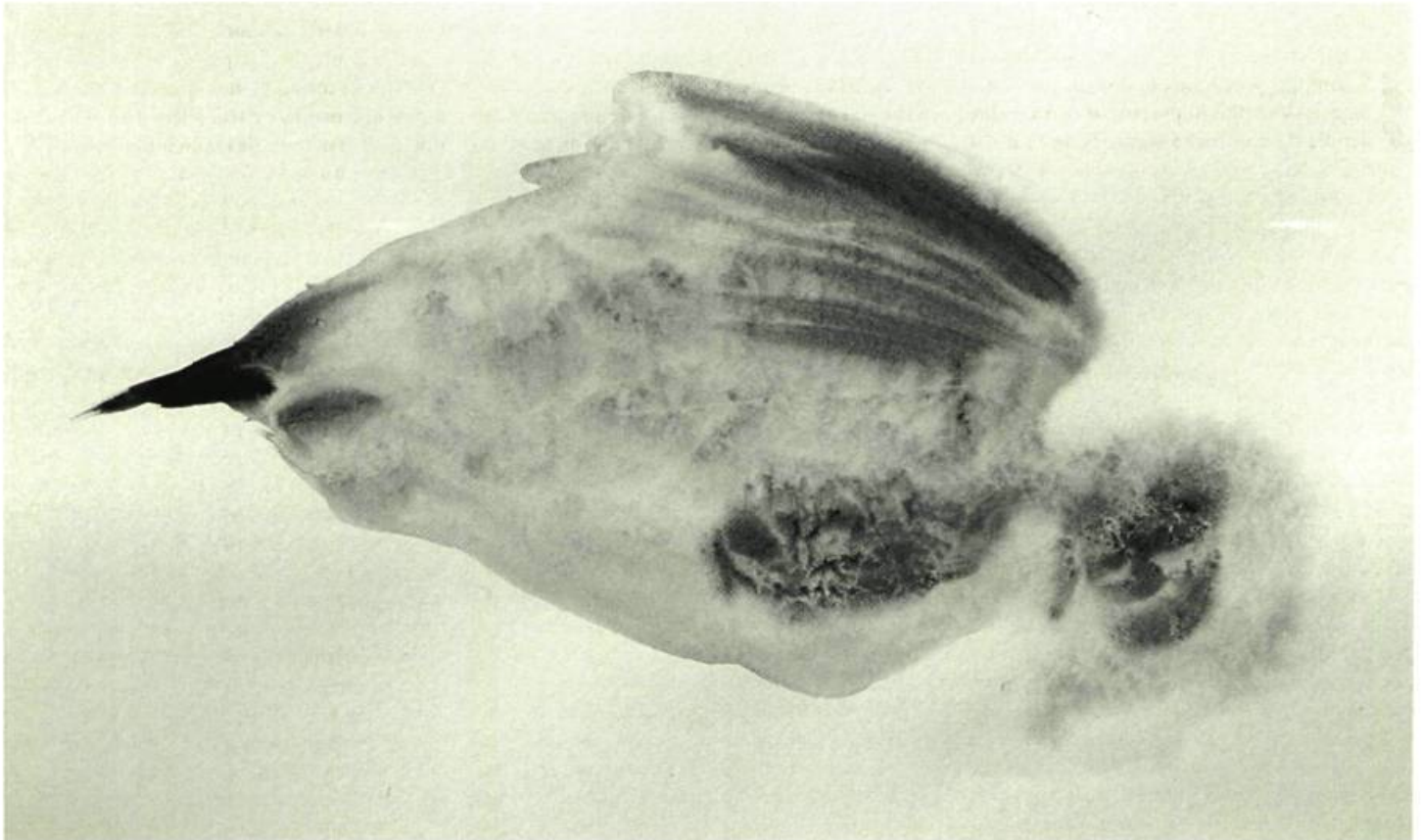
Ainsi, le rapport du roman avec la « réalité » a beau être incertain, ambigu, oblique tant qu'on voudra — « *Le référent, écrit encore L. Proguidis, est notre seule énigme. Loin de lui, c'est l'aveuglement formaliste* » —, il fait partie de la vocation même de cet « art fondé sur l'hypothèse que la réalité est pleine d'autres réalités ». Et c'est pourquoi nul roman ne saurait exister sans cet « être concret, autonome » par l'intermédiaire de qui s'établit — et donc se complique — ledit rapport : le personnage. Celui-ci n'est pas une simple convention, comme auraient voulu nous

le faire croire les Nouveaux Romanciers et leurs épigones; c'est par lui seul, au contraire, que peut se produire l'expérience romanesque, par son existence à la fois libre et fragile, par l'imprévu qu'elle recèle, par les révélations et les obscurcissements que le déploiement de cette existence suscite, et surtout par l'étrange fraternité qui le lie au lecteur, dont il est à la fois le semblable et l'autre, le double et le tiers, le tout proche et l'infiniment lointain. À travers lui, je vis sans la connaître et connais sans la vivre

proposent à un lecteur qui ne peut faire confiance à rien d'autre qu'elles pour s'orienter dans le « brouillard » de l'existence contemporaine. Pour un tel lecteur, les œuvres ne sauraient donc être appréhendées comme de purs « objets » ou de simples « phénomènes » théorisables à loisir. Ce sont pour lui, dès le départ et de plus en plus à mesure que sa lecture les découvre, des entités dotées d'une valeur irremplaçable, valeur reposant à la fois sur leur beauté et (c'est la même chose) sur le sens qui, à travers elles, tout

elle approche les œuvres (ou se laisse approcher par elles) comme le nageur perdu s'approche de sa planche de salut.

C'est à ce type de critique, dont les exemples se font de plus en plus rares dans l'univers intellectuel et éditorial actuel, qu'appartient d'emblée *De l'autre côté du brouillard*, qui serait même, à cet égard, une sorte de modèle, tant s'y marient avec bonheur l'intelligence la plus vive (et la plus rigoureuse), le goût le plus sûr, les connaissances les plus étendues et surtout une conscience



Rêve d'apesanteur de Josée Dubeau, 2001

François Dufresne

l'aventure inouïe et risible de ma condition humaine dans le monde où il m'est donné de naître, d'exister et de mourir.

L'irremplaçable lecteur

C'est dire que l'essai de L. Proguidis n'a rien du traité de « théorie », abstrait et prétendument scientifique. Certes, il arrive à l'auteur de s'appuyer, non sans les plier à ses besoins, sur des idées empruntées à la critique savante (René Girard, Bakhtine) ou, plus souvent, de mettre fortement en cause quelques-uns des « modèles » qui fonctionnent aujourd'hui comme des sortes de lieux communs (ou de tartes à la crème) de la « recherche » littéraire (Barthes, Lejeune). Mais la matière et le propos essentiels de son ouvrage sont ailleurs : dans les œuvres elles-mêmes, concrètes et singulières, et dans l'expérience à la fois morale et esthétique qu'elles

ensemble se construit, se dévoile et n'arrête jamais de se dérober. Or, ce sens que l'œuvre est seule à détenir, un sens énigmatique et cependant resplendissant d'évidence, ne peut pas apparaître à l'observateur détaché ou au théoricien surplombant sa proie. Il lui faut un lecteur, c'est-à-dire quelqu'un qui est prêt à le chercher, à l'interroger sans relâche, avec tous les moyens dont il dispose (ses connaissances, son expérience, ses goûts, ses inquiétudes, voire son intimité la plus profonde, qui est aussi le territoire de la plus grande étrangeté), et qui le fait pour une seule raison, bien précise : parce qu'il en a besoin, parce qu'il sait que ce sens (si difficile, si impénétrable soit-il) concerne directement sa vie, sa conscience, sa situation à la fois historique et métaphysique, c'est-à-dire la totalité de son être et la vérité du monde dans lequel il se trouve. Tel est toujours, d'ailleurs, le signe de la vraie lecture, et donc de la seule critique qui vaille la peine :

exemplaire de ce que j'appellerais l'urgence de la littérature. Non pas de la littérature, mais du roman, dont L. Proguidis nous offre ici une étude magistrale et une défense passionnée. Par là, son livre ne fait que prolonger et pousser encore plus avant la réflexion qu'il a commencée il y a déjà longtemps dans son livre sur Gombrowicz¹, qu'il a affinée dans son magnifique essai sur *La Conquête du roman*², et qu'il ne cesse de défendre, d'illustrer avec lucidité et patience dans les pages de *L'Atelier du roman*, la revue qu'il a fondée en 1993 et qu'il dirige depuis³.

FRANÇOIS RICARD

1. *Un écrivain malgré la critique. Essai sur l'œuvre de Witold Gombrowicz*. Paris, Gallimard, « L'Infini », 1989.
2. *La Conquête du roman. De Papadiamantis à Boccace*. Paris, Les Belles Lettres, 1997; voir *Spirale*, mai-juin 1997.
3. Voir W. Kryzinski, « Les enjeux du roman au seuil du XXI^e siècle. Entretien avec Lakis Proguidis », *Spirale*, mai-juin 2001.